

**LES DESSOUS DE L'EXOTISME INSULAIRE CHEZ LOTI ET LE  
CLEZIO. DESCRIPTIONS CROISÉES DE LA FEMME INDIGÈNE :  
MI-OUISTITI, MI-CANÉPHORE ANTIQUE**

**Florence Lojacono**  
flojacono@gmail.com

**Université de Las Palmas de Gran Canaria, Espagne**

**Résumé**

*Depuis la découverte du nouveau monde, le regard porté sur les terres lointaines est essentiellement masculin. Dans Le Chercheur d'or (1985), Voyage à Rodrigues (1986) et La Quarantaine (1995) de J.M.G. Le Clézio, comme dans Le Mariage de Loti (1880), la femme indigène est décrite selon l'imaginaire qu'elle évoque, selon les mondes qu'elle ressuscite, mais jamais selon ce qu'elle est. Mi-ouistiti, mi-canéphore antique, ce qui est toujours refusé à la femme indigène, c'est le statut de sujet, ici et maintenant. Et pourtant, ou à cause de cela, elle a un rôle clé dans la littérature exotique : c'est grâce à elle que l'homme occidental pourra se régénérer. Les descriptions des femmes indigènes faites par les Européens, en particulier l'examen des analogies employées, nous renseignent plus sur les aspirations et les cicatrices de la civilisation occidentale qu'elles ne brossent un quelconque tableau des antipodes. Si la femme indigène n'atteint pas le rang de sujet, c'est que cela nuirait à sa mission : permettre à l'homme de croire au recommencement possible. Le mythe de l'origine a déplacé son centre de gravité : de la terre à la femme. L'idéal restant, bien sûr, la combinaison de la terre la plus mythique – l'île – et de la possession la plus symbolique: la femme.*

*Mots-clés : exotisme, Loti, Le Clézio, Segalen, îles, femmes*

**Exotisme : primitivisme et vahiné**

Dans la littérature exotique le discours primitiviste et la figure féminine tiennent une part importante, et depuis des temps fort anciens. Convenons tout d'abord avec Moura « de réserver l'épithète d'exotique aux représentations littéraires européennes des cultures du troisième cercle, c'est-à-dire à tous les pays perçus comme éloignés dans l'espace et par le mode de vie de l'Europe »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Moura, Jean-Marc, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, Honoré Champion, Paris, 1998, p. 38.

## Le primitivisme

« L'interprétation primitiviste de l'exotisme est aussi ancienne que l'histoire elle-même »<sup>1</sup>. Voyons-en quelques exemples. On est frappé, à la lecture de la trilogie mauricienne de *Le Clézio*<sup>2</sup>, de *L'Évangile du soleil* du navigateur Alain Gerbault, de *L'Essai sur l'exotisme* de Victor Segalen, des écrits de Gauguin, du *Mariage de Loti*, par les similitudes que ces textes entretiennent, non seulement entre eux, mais aussi – déjà – avec les récits de Bougainville décrivant Otaïti. C'est ainsi que, de la *Très brève relation de la destruction des Indes* de Las Casas, parue en 1542, bien avant les *Cannibales* de Montaigne et près de deux siècles avant le voyage de Bougainville, aux romans de Loti, à la Suzanne de Giraudoux, cette « rêverie qui s'attache à un espace lointain et se réalise dans une écriture »<sup>3</sup> comporte invariablement les mêmes ingrédients. Or ceci n'est point pour surprendre puisque ces rêveries puisent toutes à la source du discours primitiviste et que celui-ci naît du mythe des origines. Le primitivisme des découvreurs et des philosophes du XVIII<sup>e</sup>, celui des romantiques du XIX<sup>e</sup>, est toujours vivace au XX<sup>e</sup>. C'est ainsi que Moura au sujet de *Le Clézio*, parle de récits « inspirés par une recherche néo-primitiviste »<sup>4</sup>. Le primitivisme, en effet, remonte le cours du temps jusqu'à rencontrer le Grand Temps qui est « le Temps primordial, le Temps où l'événement a eu lieu pour la première fois »<sup>5</sup>. Le Grand Temps est celui de la perfection des commencements et ce sont les balbutiements de l'humanité que l'Européen recherche dans ses escapades exotiques, qu'ils aient la forme du bon sauvage, de la vahiné ou de quelconque épiphanie de l'ignorance heureuse. Todorov, dans *Nous et les autres*, souligne que l'exotisme primitiviste « l'une des formes les plus caractéristiques de l'exotisme européen, [est] responsable de la figure du "bon sauvage" et de ses avatars »<sup>6</sup>. Il démontre que les trois principes caractérisant les « bons sauvages » sont déjà présents dans les récits de voyage du baron Lahontan chez les Hurons, dont les trois volumes furent publiés en 1703, bien avant *Le Voyage autour du monde* de

---

<sup>1</sup> Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris, 1989, p. 299.

<sup>2</sup> *Le Chercheur d'or* (1985), *Voyage à Rodrigues* (1986), *La Quarantaine* (1995).

<sup>3</sup> Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Dunod, Paris, 1992, p. 4.

<sup>4</sup> Moura, Jean-Marc, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, Honoré Champion, Paris, 1998, p. 414.

<sup>5</sup> Eliade, Mircea, *Aspects du mythe*, [1963], Gallimard, Paris, 2002, p. 33.

<sup>6</sup> Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris, 1989, p. 299.

Bougainville paru en 1771. Ces trois principes résument les traits pertinents du « primitif » et sont : la pauvreté, l'égalitarisme et la vie à l'écoute de la nature. Voilà posé le cadre du primitivisme culturel : « une projection idéale des premiers âges de l'humanité directement assimilable aux caractères des sauvages d'outre-mer »<sup>1</sup>. C'est donc grâce aux indigènes que l'Européen peut encore croire aux premiers matins du monde, au recommencement possible, car « le bon sauvage ne représente pas l'autre radical, mais l'enfance de l'humanité »<sup>2</sup>. Les dés sont donc pipés dès le départ : au fond du discours exotique, c'est l'humanité rajeunie qui fascine et non l'altérité qui intéresse. La vie sous les tropiques, en particulier dans sa forme la plus adamique, la robinsonnade, est un miroir qui nous renvoie les travers de nos propres sociétés.

*Plus qu'une étude comparative entre sociétés sauvages et civilisées, le primitivisme culturel proposait en dernière analyse de résoudre les difficultés des sociétés occidentales en tenant compte de cette nature universelle et originelle de l'homme*<sup>3</sup>.

Confronté à cette vision, l'Européen sera souvent tenté de renier sa propre culture pour adopter celle des indigènes, sentie plus authentique, plus proche du monde avant la faute, ou, ce qui revient au même, de la société avant son industrialisation et, dans tous les cas, du monde tel qu'il était « avant ». Gauguin, comme Loti, comme Gerbault se plaignent d'arriver trop tard. Or il est toujours trop tard quand ce qu'on recherche est l'origine de l'humanité. La description exotique, depuis un demi-millénaire, s'est figée en un horizon d'attente littéraire, social et commercial, et ce n'est pas trop d'en affirmer autant de sa personnification la moins connue et la plus désirée : la femme indigène.

### **La vahiné**

De l'exotisme primitiviste à l'exotisme des sexes pour parler comme Segalen, de l'émoi de la découverte au plaisir de la possession, des terres intactes aux jeunes filles vierges, le pas est vite franchi dans l'imaginaire européen comme dans les récits qui en émanent. La Femme est même, avec la Musique et l'Art, un des seuls exotismes intacts ou en

---

<sup>1</sup> Vibart, Éric, *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Éditions Complexe, Bruxelles 1987, p. 36.

<sup>2</sup> Pineri, Riccardo, *L'Île. Matière de Polynésie*, Balland, Paris, 1992, p. 59.

<sup>3</sup> Vibart, Éric, *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Éditions Complexe, Bruxelles 1987, p. 225.

puissance selon Segalen<sup>1</sup>. À l'époque de la naissance de l'exotisme européen, si l'enchantement des mers du Sud ne doit plus grand-chose à la magie des Circé, il n'en est pas moins tout aussi redoutable. Les récits des découvreurs, en particulier depuis le Post-scriptum sur l'île de la *Nouvelle Cythère* publié en 1669 par Commerson, deux ans avant la relation de Bougainville, ont remplacé les philtres anciens : désormais on lit la potion au lieu de la boire. La liberté sexuelle des indigènes devient un thème récurrent des relations de voyage. L'amour, « au centre du grand débat qui est désormais celui des îles apparemment utopiques du XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>2</sup>, est le thème retenu par Diderot dans son *Supplément au voyage de Bougainville* comme il l'est du *Supplément au voyage de Cook* de Giraudoux. À propos de la littérature océanienne, Margueron note que « l'amour exotique prend une place disproportionnée dans les récits »<sup>3</sup>. Même si Éric Vibart fait remarquer que la liberté sexuelle prônée par les Lumières n'a rien à voir avec les exploits des marins en goguette et qu'elle témoigne « de tout un ensemble d'idées propres aux Lumières : état de nature, fondement des mœurs, attirance pour l'amour-désir, critiques des relations établies »<sup>4</sup>, il est révélateur que ce soit cette caractéristique qui ait été mise au premier plan par les voyageurs, les bâtisseurs de cités idéales, les romanciers. L'utopie sociale semble bien devoir passer d'abord par une utopie sexuelle, première et tangible étape de l'union des peuples et du retour à l'état de nature. La femme indigène prend alors très vite les devants de la scène exotique. Pour le « Blanc aux îles »<sup>5</sup>, elle est à la fois témoignage des âges à jamais révolus, promesse de plaisirs oubliés, possibilité de rédemption. Grâce à elle l'homme européen peut rejoindre son rêve d'une époque perdue et heureuse, dans l'indifférencié sexuel du mien et du tien. Dans la *Littérature des lointains*, Moura place Loti et Segalen aux antipodes l'un de l'autre : *Le Mariage de Loti* représenterait le pôle européen et la victoire du « Même » tandis que les *Immémoriaux* seraient la victoire de « l'Autre ». Il est cependant impossible de ne pas être sensible aux ressemblances entre ces deux passages, le premier de Loti, le second de Segalen :

---

<sup>1</sup> Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, [1978], LGF, Paris, 1999, p. 96.

<sup>2</sup> Fougère, Éric, *Le Voyage et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615-1797)*, L'Harmattan, Paris, 1995, p. 67.

<sup>3</sup> Margueron, Daniel, *Tahiti dans toute sa littérature*, L'Harmattan, Paris, 1989, p. 46.

<sup>4</sup> Vibart, Éric, *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Éditions Complexe, Bruxelles 1987, p. 140.

<sup>5</sup> Margueron, Daniel, *Tahiti dans toute sa littérature*, L'Harmattan, Paris, 1989, p. 163.

*La petite fille gaie et rieuse du ruisseau d'Apiré reparaisait avec toute sa naïveté délicate, et pour la première fois je songeais qu'il pourrait y avoir un charme souverain à aller vivre avec elle comme avec une petite épouse [...] à la conserver là telle que je l'aimais, singulière et sauvage, avec tout ce qu'il y avait en elle de fraîcheur et d'ignorance.<sup>1</sup>*

*Outre la classique épouse maorie, dont la peau est douce et fraîche, les cheveux lisses, la bouche musclée, j'ai connu des caresses et des rendez-vous, et des libertés, qui ne demandent pas autre chose que la voix, les yeux, la bouche et de jolis mots d'enfants. Il est grand temps que je le réaffirme, avant la maturité : la jeune fille, la vierge, est pour moi la véritable amoureuse.<sup>2</sup>*

Il va sans dire que « la littérature laisse supposer que les vahinés ont attendu les Européens pour connaître le plaisir des sens »<sup>3</sup>. Pensons à la jeune Rarahu du *Mariage de Loti*, mais aussi à Suryavati dans *La Quarantaine* de Le Clezio. L'amant étranger est « accueilli comme un dominateur »<sup>4</sup> écrit Segalen au sujet de la femme maorie. La proie des îles est une créature au mieux innocente, au pire ignorante, mais, dans tous les cas, jeune et vierge. La satisfaction exotique, qu'elle soit étiquetée du « Même » ou du « Divers », est avant tout satisfaction sexuelle, et se conforme encore souvent au « célèbre programme de Loti : landing, loving, leaving »<sup>5</sup>. La femme indigène est, comme le fait remarquer Todorov, deux fois possédée : en tant qu'indigène et en tant que femme. Porteuse de deux handicaps, c'est une sorte « d'Indien au carré »<sup>6</sup>. La vahiné, la femme indigène par antonomase, est une non-personne à la puissance deux : non-personne car indigène, non-personne car femme. Ses représentations dans la littérature européenne correspondent à ce théorème. Au-delà des bons sentiments et des professions de foi publiques, l'examen attentif des descriptions de la femme indigène démentent pas l'équation : mi-animal, mi-vestige antique, la femme jamais n'atteint jamais la condition de sujet.

---

<sup>1</sup> Loti, Pierre, *Le Mariage de Loti*, [Rarahu, 1880], France Loisirs, Paris, 1988, p. 101.

<sup>2</sup> Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, [1978], LGF, Paris, 1999, p. 72.

<sup>3</sup> Margueron, Daniel, *Tahiti dans toute sa littérature*, L'Harmattan, Paris, 1989, p. 46

<sup>4</sup> Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, [1978], LGF, Paris, 1999, p. 130.

<sup>5</sup> Halen, Pierre, « Proposition sur l'exotisme, avec une esquisse de Simenon en écrivain colonial », Georges Simenon et l'exotisme : actes du 5<sup>e</sup> colloque international tenu à Liège les 17, 18 et 19 octobre 1996, *Traces*, n° 9, Centre d'Études Georges Simenon, Liège, 1997, p. 199.

<sup>6</sup> Todorov, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, [1982], Seuil, Paris, 1991, p. 66.

Voyons à présent plus en détail ces descriptions dans *Le Mariage de Loti* (1880) et la trilogie mauricienne de Le Clezio, en particulier dans *Le Chercheur d'or* (1985) et *La Quarantaine* (1995). Près d'un siècle sépare ces œuvres, et pourtant un même primitivisme culturel les unit : les descriptions de la vahiné Rarahu obéissent au même dogme que celles de la manaf Ouma et de Suryavati.

### **Et l'or de leurs corps ? La femme : mi-chat, mi-singe**

Segalen, dans le plan qu'il ébauche par pour son essai sur l'exotisme entend commencer par la sensation d'exotisme puis étendre peu à peu la notion « à l'autre sexe. Aux animaux (mais non pas aux fous en qui nous nous retrouvons si bien) »<sup>1</sup>. Brossant un tableau de Gauguin, Segalen y voit « deux silhouettes femelles nues »<sup>2</sup> et il remarque que Gauguin « peignant les indigènes [...] sut être animalier »<sup>3</sup>. Décrivant la femme maorie, Segalen constate que « les divers dons animaux se sont incarnés en elle avec grâce »<sup>4</sup>. Elle est cependant, et on s'en réjouit, plus gracieuse que certains quadrupèdes, notamment après l'accouchement. En effet, après avoir mis au monde son enfant, « la Maorie n'est point parente au "petit mammifère de Laforgue"<sup>5</sup>, se dandinant, joyeux de se voir "délesté des kilos de ses couches" »<sup>6</sup>. Les comparaisons animales sont fréquentes en littérature et, si la femme y est décrite parfois comme un mammifère, elle recouvre aussi d'autres semblances. Dans la littérature exotique au contraire, le paradigme thériomorphe absorbe à lui seul grande part des comparaisons. De manière générale, le comportement des jeunes filles

---

<sup>1</sup> Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, [1978], LGF, Paris, 1999, p. 37.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>5</sup> Il s'agit d'un poème de Jules Laforgue, *Lohengrin, fils de Parsifal* : « C'est que, voilà ; je déteste en toi ceci, que, ayant des hanches sèches, bref anti-maternelles, tu marches cependant avec ce dandinement perpétuel de petit mammifère délesté depuis quelques jours à peine des kilos de ses couches (qu'est-ce qui vous fait rire ?), oui, dis-je, ce dandinement, comme tout étonnée de se trouver si légère après neuf mois de corvée, et t'en allant plus légère que nature, comme profitant de ta légèreté d'entr'acte, avant que ça recommence, et faisant même de ce dandinement de délivrance un appât à de prochains obérateurs ! Moi, j'appelle ça de l'aberration, de la légèreté. Tu saisis ? » in *Œuvres complètes*, Tome II, L'Âge d'homme, Lausanne, 1995, p. 427.

<sup>6</sup> Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, [1978], LGF, Paris, 1999, p. 129.

indigènes est celui des animaux farouches. Il l'est aussi des petits garçons, pour peu que l'intérêt du narrateur soit plus sensible aux jouvenceaux. Ainsi Marcel, l'immoraliste de Gide, décrit le « mouvement de grâce animale et câline »<sup>1</sup> et la langue « rose comme celle d'un chat »<sup>2</sup> de Bachir, enfant arabe de Biskra, en Algérie.

En Polynésie, « l'ambiance aphrodisiaque des îles, l'extrême facilité des vahinés »<sup>3</sup> ont assuré la réputation des îles depuis des siècles. Dans le duel qui oppose la vahiné à « l'article de Paris »<sup>4</sup> ainsi que Cohn, le faux Gauguin mis en scène par Romain Gary dans *La Tête coupable*, appelle les mannequins européens venus poser à Tahiti, « la Tahitienne triomphait sur toute la ligne » car « il lui suffisait d'être exotique et d'évoquer la légende des mers du Sud »<sup>5</sup>. Aux îles, les charmes des femmes occidentales, aux yeux des européens « cèdent le pas à la vahiné fraîche, savoureuse et toujours prête »<sup>6</sup> car ce qu'ils veulent tenir dans leurs bras ce ne sont pas des corps mais bien plutôt « le mythe qu'ils apportaient avec eux »<sup>7</sup>. Certains finissent par « s'encanaquer ». Simenon nous donne la définition de ce verbe dans un de ces romans gris :

*Tu sais ce qu'on appelle, dans les colonies, s'encanaquer ?  
C'est se coller avec une indigène. Au début, on croit que ça n'a pas  
d'importance. On la regarde comme un animal amusant. Puis on ne  
peut plus s'en passer.*<sup>8</sup>

L'envoûtement opéré sur les mâles occidentaux par « des filles dont l'attrait principal était un aveu clairement affirmé de leur féminité animale »<sup>9</sup> s'explique par le profond enracinement dans les mentalités européennes du primitivisme et de son corollaire, le mythe des origines. La femme indigène est ressentie comme plus authentique que « l'article de Paris », plus proche de la « vraie » vie, plus proche du Grand Temps. Son animalité est un gage de véracité, un témoignage des âges anciens, une promesse de plaisirs perdus.

La plupart des « Blancs aux îles » ne s'imprègnent que très superficiellement d'exotisme et s'ils « s'encanaquent », ce n'est que

---

<sup>1</sup> Gide, André, *L'immoraliste* [1902], Gallimard, Paris, 1993, p. 33.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>3</sup> Reverzy, Jean, *Le Passage*, [1954], Seuil, Paris, 1996, p. 48.

<sup>4</sup> Gary, Romain, *La Tête coupable*, [1968], Gallimard, Paris, 2000, p. 220.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>8</sup> Simenon, Georges, *Long cours*, [1936], Gallimard, Paris, 1966, p. 113.

<sup>9</sup> Gary, Romain, *La Tête coupable*, [1968], Gallimard, Paris, 2000, p. 225.

provisoirement. Rararu, comme Ouma et Suryavati, ne sont pas des individus doués de volonté propre. Dans l'œil mi-ethnologue, mi-nostalgique de celui qui les observe, la vahiné comme la manaf, sont des symboles de leur race, des vestiges d'un temps oublié, un témoignage encore chaud d'un temps déjà froid. Les seuls petits tahitiens qui trouvent grâce aux yeux de Gerbault sont ceux en qui il peut encore reconnaître « les vieilles qualités de leur race »<sup>1</sup>. Puisque la femme indigène est avant tout une ressemblance, qu'elle ne peut être appréhendée qu'en termes connus qui annihilent la nouveauté de son altérité, on ne s'étonnera pas que les analogies animales pullulent chez Loti comme chez Le Clézio. Les tahitiennes à la cascade plongent « comme des dorades agiles »<sup>2</sup>. Rarahu « cette enfant sauvage »<sup>3</sup> petite épouse de Loti, est tuberculeuse comme l'est aussi Ouma dans *Le Chercheur d'or*. Elle est tantôt « moineau »<sup>4</sup>, tantôt « poisson-volant »<sup>5</sup>, tantôt encore « chatte »<sup>6</sup>. Elle a des « mines de souris »<sup>7</sup>, ses yeux sont « d'un noir roux, plein d'une langueur exotique, d'une douceur câline, comme celle des jeunes chats »<sup>8</sup>, et d'ailleurs elle a une « prestesse de jeune chatte »<sup>9</sup>. Rarahu chante avec différentes « voix d'oiseau »<sup>10</sup>. Son regard a la finesse maligne d'un « jeune ouistiti »<sup>11</sup> et elle fait « des grimaces de ouistiti »<sup>12</sup>. Tétouara, la négresse, a « une gaîté simiesque »<sup>13</sup>. On remarquera que le nom donné par la femme indigène à son époux blanc, Mata Reva<sup>14</sup>, n'appartient pas au paradigme animal. En effet, précise Loti, « Rarahu n'avait voulu pour moi aucune ressemblance d'animal »<sup>15</sup>. Un jour que Rarahu est en larmes, Loti est surpris : « pour la première fois elle me semblait *quelqu'un* »<sup>16</sup>. Les italiques sont de l'auteur. C'est grâce à la vahiné, à la femme indigène en général, que l'homme peut étreindre l'exotisme et approcher au plus près du primitivisme qu'il est

<sup>1</sup> Gerbault, Alain, *Seul à travers l'Atlantique et autres récits*, Grasset, Paris, 1991, p.135.

<sup>2</sup> Loti, Pierre, *Le Mariage de Loti*, [Rarahu, 1880], France Loisirs, Paris, 1988, p. 19.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 48. *Mata* signifie œil et *reva*, le firmament.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 47.



venu chercher. Grâce à Rarahu, « cette petite personnification touchante et triste de la race polynésienne »<sup>1</sup>, Loti touche aux racines d'une civilisation qui se meurt et peut s'en croire le dépositaire. La vahiné puise sa sève au fond intact des âges premiers, elle pousse<sup>2</sup> et s'épanouit pour le plaisir des hommes et meurt dans l'indifférence générale. Quand Loti se rend compte du sort qui attend Rarahu après son départ, il en est désolé : « pauvre petite plante sauvage »<sup>3</sup>. En 1887, *Madame Chrysanthème* reprend le même répertoire : les jeunes enfants ont des « minois de ouisitits »<sup>4</sup>, les jeunes japonaises ont « un air ouistiti »<sup>5</sup>. C'est le chat qui décrit le mieux les jeunes japonaises. Elles ont des « yeux de chat »<sup>6</sup>, parfois elles roulent « des yeux de chatte craintive »<sup>7</sup>, ont une « câlinerie de petit chat »<sup>8</sup> et baillent « à la manière des chattes »<sup>9</sup> et Chrysanthème, fatiguée, est en proie à « une série de petits bâillements de chat »<sup>10</sup>. Entre Rarahu et Chrysanthème, un point commun : il va sans dire que toutes deux se laisseront « apprivoiser »<sup>11</sup> par le narrateur, avec reconnaissance. Comme le signale Todorov, « la vision qu'à Loti de la communication entre races est semblable à celle de son contemporain Gustave le Bon : il y a d'une race à l'autre autant de distance que de nous aux animaux »<sup>12</sup>.

Comme chez Loti, l'adjectif sauvage est utilisé de nombreuses fois chez Le Clézio pour qualifier la jeune fille indigène et son entourage. Ouma, « cette fille sauvage »<sup>13</sup>, est « d'une beauté sauvage »<sup>14</sup>, « elle est éclairée d'une joie sauvage »<sup>15</sup>, en somme, elle est « sauvage et étrange »<sup>16</sup>. « Cette jeune fille étrange »<sup>17</sup> qui deviendra la compagne temporaire du

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 144 : « les enfants croissent comme les plantes libres et sans culture ».

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>4</sup> Loti, Pierre, *Madame Chrysanthème* [1887], Project Gutenberg < [http://pierre-loti.com/files/Madame%20Chrysantheme\\_fr.pdf](http://pierre-loti.com/files/Madame%20Chrysantheme_fr.pdf) >, 2006, p. 6

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 9

<sup>6</sup> *Ibid* pp. 5, 42, 61.

<sup>7</sup> *Ibid* p. 10.

<sup>8</sup> *Ibid* p. 19.

<sup>9</sup> *Ibid* p. 32.

<sup>10</sup> *Ibid* pp. 35, 36.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>12</sup> Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris, 1989, p. 346.

<sup>13</sup> Le Clézio, J.M.G., *Le Chercheur d'or*, [1985], Gallimard, Paris, 2002, p. 253.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 333.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 212.

chercheur d'or est « farouche »<sup>1</sup>. C'est une « jeune fille sauvage et belle »<sup>2</sup>, « elle marche sans bruit avec des mouvements souples d'animal »<sup>3</sup>. L'animal auquel elle ressemble le plus est le cabri : elle bondit « pareille à un cabri »<sup>4</sup>, est « agile comme un cabri »<sup>5</sup>, « souple et rapide comme un animal »<sup>6</sup>. Alexis « appréhende l'instant où elle l'apercevra. Va-t-elle crier de peur et s'enfuir ? »<sup>7</sup>. Son regard est « comme celui d'un oiseau »<sup>8</sup>. Jean Onimus souligne d'ailleurs que « Le Clézio a un évident plaisir à décrire ces jeunes filles presque animales »<sup>9</sup>. Quand Ouma se rafraîchit dans la rivière « elle s'asperge la tête et le corps comme un animal qui se baigne »<sup>10</sup>. Le chercheur d'or parle à Sri, le petit-frère d'Ouma « comme à un animal effarouché »<sup>11</sup> et quand il aperçoit sa silhouette fine danser sur les rochers il n'est pas sûr « de ne pas avoir vu un cabri, un chien sauvage »<sup>12</sup>. Un autre jour, il pense avoir vu la « silhouette de la jeune femme (...) mais ce ne sont que des singes »<sup>13</sup>. Un an après *Le Chercheur d'or*, *Le Voyage à Rodrigues* nous présente aussi « une jeune fille [...] agile comme les cabris »<sup>14</sup> et le narrateur s'adresse à elle « comme on tend la main aux écureuils »<sup>15</sup>. Dix ans après *Le Chercheur d'or*, *La Quarantaine* reprend le thème du voyage aux origines de la mythologie familiale et nous porte encore une fois dans l'archipel mauricien. Suryavati est brune et fine « comme un drôle d'oiseau dégingandé »<sup>16</sup>. Parfois « elle ressemble à un chat »<sup>17</sup>, ses yeux « brillaient, jaunes comme des iris de chats »<sup>18</sup>. De passage à Maurice, le narrateur rencontre Lili, une jeune indigène qui, elle aussi, « saute comme un chat »<sup>19</sup>. Dans les oppositions du système de Sepulveda, les Indiens étaient aux Espagnols ce que la femme était à

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 206, 212, 224.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 348.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>9</sup> Onimus, Jean, *Pour Lire Le Clézio*, PUF, « Écrivains », 1994, Paris, p. 130.

<sup>10</sup> Le Clézio, J.M.G., *Le Chercheur d'or*, [1985], Gallimard, Paris, 2002, p. 222.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 255.

<sup>13</sup> Le Clézio, J.M.G., *Le Chercheur d'or*, [1985], Gallimard, Paris, 2002, p. 368.

<sup>14</sup> Le Clézio, J.M.G., *Voyage à Rodrigues*, [1986], Gallimard, Paris, 2002, p. 14.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>16</sup> Le Clézio, J.M.G., *La Quarantaine*, [1995], Gallimard, Paris, 2003, p. 88.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 362.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 511.

l'homme, et tous deux, Indiens et femmes étaient assimilés aux animaux, sans âmes<sup>1</sup>. La persévérance des analogies thériomorphes, cinq cent ans plus tard, met à jour les dessous de certains stéréotypes qui, à y bien penser, sont beaucoup moins innocents qu'il n'y paraît.

---

### **La femme : mi-statue, mi-vestige**

En remontant des récits de Le Clézio à ceux de Gerbault, des *Immémoriaux* au *Mariage de Loti*, puis jusqu'aux récits de Bougainville, et même jusqu'à ceux de Las Casas deux siècles plus tôt, les renvois à l'Antiquité sont nombreux. Les références à la Grèce antique dans les descriptions exotiques constituent un cliché depuis cinq siècles.

*La civilisation européenne du XVIe est « allocentrique » puisque son centre lui est extérieur dans l'espace (Jérusalem est de plus sous une domination étrangère) et dans les temps (puisque le temps idéal est celui des Grecs et des Romains de l'Antiquité).<sup>2</sup>*

Les premières descriptions des Tahitiens ont été modelées selon le canon antique. Aux yeux des artistes, « Tahiti restera toujours pour eux une sorte de Grèce, qu'ils teintent de leur mieux d'un exotisme tropical »<sup>3</sup> rappelle Pinéri. Plus qu'une réelle réminiscence, cette association de la Grèce antique au Nouveau Monde, ressemble davantage à un argument d'autorité destiné à glorifier et à justifier les dépenses des grandes expéditions de la Renaissance. Les bons sauvages des *Cannibales* de Montaigne sont estimables dans la mesure où ils ressemblent aux Grecs et leur langage « a le son agréable, retirant aux terminaisons grecques »<sup>4</sup>. Ainsi est niée la différence, est interceptée l'altérité : le nouveau n'est qu'une répétition de l'ancien. Cette image a été reprise par la littérature jusqu'à former un cliché des fictions insulaires. Loti décrivant le buste de sa jeune femme, Rarahu, précise que « sa taille et sa gorge étaient arrondies et correctes comme celles des belles statues de la Grèce antique »<sup>5</sup> et il admire, avec un soupçon de nostalgie, « la perfection et la grâce antique »<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> Todorov, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, [1982], Seuil, Paris, 1991, p. 195

<sup>2</sup> Todorov, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, [1982], Seuil, Paris, 1991, p. 142.

<sup>3</sup> Pinéri, Riccardo, *L'Île. Matière de Polynésie*, Balland, Paris, 1992, p. 58.

<sup>4</sup> Montaigne, Michel de, *Essais*, Garnier, Paris, 1941.

<sup>5</sup> Loti, Pierre, *Le Mariage de Loti*, [Rarahu, 1880], France Loisirs, Paris, 1988, p. 137.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 118.

de sa taille. Ses bras ont « une perfection antique »<sup>1</sup> et son corps a « une teinte fauve tirant sur le rouge brique, celle des terres cuites claires de la vieille Étrurie »<sup>2</sup>. Le décor lui-même s'archaïse : à Papara les rameurs sont comme « des tritons antiques »<sup>3</sup>. De retour en France, Loti parlant des Tahitiennes affirme : « pas de régularité grecque dans les traits, mais une beauté originale qui plaît plus encore, et des formes antiques ».<sup>4</sup> Michel dans *L'Immoraliste* décrit la mère de Bachir comme « pareille aux canéphores antiques »<sup>5</sup>.

Plus près de nous, Ouma, la jeune manaf de l'île Rodrigues, apparaît au chercheur d'or « drapée dans ses vêtements mouillés, telle une statue antique »<sup>6</sup>. Il voit « son profil pur, son front droit »<sup>7</sup>. Dans *La Quarantaine*, Murriamah, une amie de Surya « a un visage de déesse grecque »<sup>8</sup> et dans le *Voyage à Rodrigues* une petite fille a un « visage sculptural de Noire »<sup>9</sup>. À Onitsha, dans le roman éponyme de Le Clézio, Oya est « pareille à une statue de pierre noire »<sup>10</sup>. La Grèce est partout, même à Tahiti. Dans *La Tête coupable*, Bizien, pour promouvoir le tourisme de masse, « voulait quelque chose de noble, de tragique, d'émouvant : quelque chose de grec. Il était possédé par les ruines grecques ». Pour celui qui joue les faux Gauguin, le lien est clair entre la femme indigène et le Grand temps : « la lourde beauté de ce corps aux formes primitives et comme archaïques dans leur rudesse lui donna une fois de plus le vertige des temps originels »<sup>11</sup>. Romain Gary s'en prend ouvertement au cliché de la femme vestige et, rendant à César ce qui est à César, restitue à la Tahitienne la propriété de ses charmes. Lorsque Meeva, la vahiné de Cohn, confie :

– *Mon popaa allemand disait qu'avec ma taille mince, mon derrière ressemble à une amphore grecque.*

*Cohn fut outragé.*

*Ah non ! gueula-t-il. Qu'est-ce que ce besoin d'introduire en Polynésie cette vieille roulerie de civilisation grecque, qui a déjà traînée partout ?*<sup>12</sup>

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>5</sup> Gide, André, *L'immoraliste* [1902], Gallimard, Paris, 1993, p. 44.

<sup>6</sup> Le Clézio, J.M.G, *Le Chercheur d'or*, [1985], Gallimard, Paris, 2002, p. 219.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>8</sup> Le Clézio, J.M.G, *La Quarantaine*, [1995], Gallimard, Paris, 2003, p. 366.

<sup>9</sup> Le Clézio, J.M.G, *Voyage à Rodrigues*, [1986], Gallimard, Paris, 2002, p. 18.

<sup>10</sup> Le Clézio, J.M.G, *Onitsha* [1991], Gallimard, Paris, 1996, p. 152.

<sup>11</sup> Gary, Romain, *La Tête coupable*, [1968], Gallimard, Paris, 2000, p. 197.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 249.

### **Bilan : la femme indigène ou la persévérance des stéréotypes.**

« La femme est une île, Fidji est son parfum » disait un célèbre slogan publicitaire des années 80. Et la vérité n'est pas loin. La force de ce slogan vient de ce qu'il repose sur un socle imaginaire commun dont les deux pôles sont formés par l'île, désir mythique, et par la femme, désir exotique. À l'enthymème du slogan nous pouvons répondre par l'argument de la transitivité : si l'exotisme est une île et que l'île est femme alors l'exotisme est femme. C'est par transitivité que s'est forgé l'imaginaire européen, cristallisant dans la femme indigène l'essence même de l'exotisme et de ses promesses sucrées. La constance des clichés décrivant la femme indigène permet d'unir deux exotismes : l'exotisme impérial de Loti et celui, plus nostalgique<sup>1</sup>, de Le Clézio. « L'un prétend illuminer quand l'autre espère l'illumination »<sup>2</sup>. C'est dans la différence de ces deux verbes, prétendre/espérer, que se saisit le mieux la différence entre Loti et le chercheur d'or. Le rêve du bon sauvage né des récits des premiers découvreurs était celui de l'intégration au monde<sup>3</sup>. Les indigènes, en relation directe avec la terre, en accord avec la nature, étaient et sont encore, vus comme le gage d'une vie meilleure à chercher, non dans les lendemains qui chantent, mais aux origines de l'humanité. L'homme indigène, cependant, ne peut être possédé qu'une fois. De plus l'esclavage, s'il est rentable du point de vue économique, ne l'est pas du tout du point de vue mythique. Or l'Européen vit aussi de mythes. La femme indigène, « Indien au carré » rend possible la double possession, la première (économique) permettant de croire que la seconde (physique) est, si non voulue, du moins supportée. Elle est désirée, toujours, possédée, souvent, épousée, rarement, mais aimée, si par amour on entend la l'impossible substitution du sujet aimé, aimée donc, elle ne l'est jamais. Dépossédée d'elle-même, elle est « pareille à ceci » ou « comme cela », elle ressemble généralement à quelque animal ou à quelques statues. La comparaison est le procédé stylistique le plus utilisé pour la description de la femme indigène et le fait qu'elle soit décrite principalement par analogies avec, justement,

---

<sup>1</sup> « L'exotisme nostalgique métamorphose un ailleurs ténébreux en valeur, en territoire du bonheur, il reconnaît dans son obscurité la promesse d'une lumière », Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Dunod, Paris, 1992, p. 269.

<sup>2</sup> Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Dunod, Paris, 1992, p. 269.

<sup>3</sup> Todorov, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, [1982], Seuil, Paris, 1991, p. 127.

ce qu'elle n'est pas, en dit long sur la profondeur de l'intérêt que lui porte l'Européen de passage sous les tropiques. La comparaison ici est destinée à déposséder le comparé de ses caractéristiques intrinsèques pour l'affubler des traits sémantiques du comparant. La femme indigène est particulièrement indiquée pour ce jeu de superpositions sémantiques : ce que l'Européen et l'écrivain apprécient surtout en elle, c'est la facilité qu'il leur est donné de l'habiller de leurs propres mythes. Face à la vahiné, le « Blanc aux îles » est emporté par la lame de fond de ses propres rêves. Car la femme évoque, la femme rappelle, elle n'est pas. À l'analogie, ce procédé stylistique qui la dépossède de son individualité, se rajoute la déshumanisation opérée par les paradigmes des comparants utilisés. Mi-ouistiti, mi-canéphore antique, au creuset des images attendues, meurt, ensevelie, l'âme de la femme indigène.

#### Bibliographie

- Bougainville (de), Louis-Antoine, *Voyage autour du monde par la frégate du Roi "La Boudeuse" et la flûte "L'Étoile"*, [1771], édition présentée, établie et annotée par Jacques Proust, Gallimard, Paris, 1982.
- Diderot, Denis, *Supplément au voyage de Bougainville*, [1773-74], LGF, Paris, 1995.
- Eliade, Mircea, *Aspects du mythe*, [1963], Gallimard, Paris, 2002.
- Fougère, Éric, *Le Voyage et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615-1797)*, L'Harmattan, Paris, 1995.
- Gary, Romain, *La Tête coupable*, [1968], Gallimard, Paris, 2000.
- Gauguin, Paul, *Oviri. Écrits d'un sauvage*, choisis et présentés par Daniel Guérin, Gallimard, Paris, 1974.
- Gerbault, Alain, *Seul à travers l'Atlantique et autres récits*, Grasset, Paris, 1991.
- Gide, André, *L'Immoraliste*, [1902], Gallimard, Paris, 1972.
- Giraudoux, Jean, *Suzanne et le Pacifique*, [1921], LGF, Paris, 1997.
- Giraudoux, Jean, *Supplément au voyage de Cook*, [1937], Grasset, Paris, 2000.
- Halen, Pierre, « Proposition sur l'exotisme, avec une esquisse de Simenon en écrivain colonial » in *Traces*, n° 9, Centre d'Études Georges Simenon, Liège, 1997.
- Las Casas, Bartolomé de, *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* [1542], Barcelona, Fontamara, D.L., 1974, 199 p. — *Très Brève relation de la destruction des Indes*, trad. Jacques de Migrode, Mille et Une nuits n° 250, Paris, 1999.
- Laforgue, Jules, *Œuvres complètes*, Tome II, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1995.
- Le Clezio, Jean Marie Gustave, *Voyage à Rodrigues*, [1986], Gallimard, Paris, 2002.
- Le Clézio, Jean Marie Gustave, *Le Chercheur d'or*, [1985], Gallimard, Paris, 2002.
- Le Clézio, Jean Marie Gustave, *La Quarantaine*, [1995], Gallimard, Paris, 2003.
- Loti, Pierre, *Le Mariage de Loti*, [Rarahu, 1880], France Loisirs, Paris, 1988.
- Margueron, Daniel, *Tahiti dans toute sa littérature*, L'Harmattan, Paris, 1989.
- Montaigne, Michel de, *Essais*, Garnier, Paris, 1941.
- Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Dunod, Paris, 1992.
- Moura, Jean-Marc, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, Honoré Champion, Paris, 1998.
- Onimus, Jean, *Pour Lire Le Clézio*, PUF, Paris, 1994.
- Pinéri, Riccardo, *L'Île. Matière de Polynésie*, Balland, Paris, 1992.

- Reverzy, Jean, *Le Passage*, [1954], Seuil, Paris, 1996.
- Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, [1978], Paris, LGF, 1999.
- Segalen, Victor, *Les Immémoriaux*, [1907], Paris, Seuil, 1998.
- Simenon, Georges, *Long cours*, [1936], Gallimard, Paris, 1966.
- Todorov, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, [1982], Seuil, Paris, 1991.
- Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris, 1989.
- Vibart, Éric, *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Éditions Complexe, Bruxelles, 1987.